

Cinquante ans de distance (1)

Entretien de Doris Bonnet (2) avec

Denise PAULME (3)

D. B. – *Lorsque vous étiez enseignante vous avez développé chez vos élèves un souci du recueil ethnographique que vous aviez vous-même reçu de Marcel Mauss. On constate aujourd'hui différentes tendances qui s'articulent, d'une manière un peu caricaturale, entre ceux qui revendiquent une ethnographie rigoureuse mais à qui l'on reproche un manque de synthèse générale et ceux qui ambitionnent une anthropologie plus spéculative mais qui ne se fondent pas toujours sur une ethnographie approfondie.*

Denise Paulme – Pour moi il n'y a pas de dichotomie. Les problèmes demeurent au fond les mêmes. J'ai toujours pensé que se tenir le plus proche possible de l'écoute des informateurs est la première tâche, la première étape de la recherche. Il faut inscrire le plus fidèlement possible le discours des informateurs sur des problèmes qui les concernent. Se trouvant en milieu étranger, le premier souci du chercheur, me semblait-il, devait être de donner de la société concernée un reflet aussi fidèle que possible de l'image que l'intéressé – l'indigène – se fait de sa propre société. D'où la nécessité, dans un premier temps, de ne rien négliger sous peine de déformer cette image ; ou – ce qui est souvent arrivé – de donner un tableau uniforme, sans souci de nuances, où chacun peut reconnaître sa société mais qui n'est vrai pour aucune car chaque société, comme chaque individu, est unique. La monographie est aujourd'hui quelque peu rejetée ; je persiste à la croire nécessaire au début. Ce n'est qu'une fois familiarisé et accepté par ses hôtes que le chercheur pourra choisir un sujet d'étude en rapport avec ses préoccupations personnelles, ou avec le domaine qui lui a été assigné.

– *Aujourd'hui, les sociologues et les anthropologues qui travaillent en milieu tropical ont du mal à percevoir leurs différences. Les sociologues utilisent les méthodes qualitatives de l'ethnologie et les anthropologues appréhendent le changement social...*

(1) Expression utilisée par Denise Paulme dans *Lettres de Sanga à André Schaeffner suivi des Lettres de Sanga de Deborah Lifchitz et Denise Paulme à Michel Leiris* que l'auteur vient de publier chez Fourbis (1992).

(2) Ethnologue. Orstom.

(3) Ethnologue. Directeur de recherche au CNRS.

– C'est une excellente chose car je n'ai jamais pu établir de frontières exactes entre la sociologie et l'ethnologie. Forcément les deux se copénètrent. On ne saurait exercer l'une sans songer à l'autre. L'ethnologie s'occupe ou s'occupait plus de sociétés, je ne dirai pas primitives puisque c'est aujourd'hui un mot honni, mais extra-européennes. On allait le plus loin possible chercher l'Autre, le bon sauvage demeuré intact, pas encore pollué par le contact avec le monde moderne. En Afrique, les ethnologues travaillaient plus dans les campagnes et les sociologues en ville. Cela dit, bien entendu il y avait des domaines où les deux disciplines se recouvraient. La distinction était plus nette au CNRS qu'à l'Orstom car les sociologues étaient plus nombreux et les ethnologues en minorité.

– *À quelle époque avez-vous été nommée présidente du comité technique d'anthropologie de l'Orstom ?*

– C'était en 1967. À l'époque le comité d'anthropologie couvrait des disciplines très différentes : la préhistoire, l'histoire qui a toujours été un parent pauvre à l'Orstom, l'ethnologie, la linguistique et l'archéologie. Georges Balandier présidait le comité de sociologie et Gilles Sautter le comité de géographie. Nous nous retrouvions là comme nous nous retrouvions à l'École des hautes études. On décidait de l'affectation des chercheurs et de la poursuite de leurs travaux.

– *Quelles évolutions avez-vous observées au niveau des thèmes de recherche ?*

– Peut-être le point le plus important de cette évolution est l'importance des enquêtes en milieu urbain car au départ l'ethnologie se pratiquait uniquement dans les villages. Je note aussi le développement de nouveaux sujets d'étude. L'anthropologue s'intéresse aujourd'hui aux notions de ses informateurs concernant par exemple la médecine, la botanique, la zoologie d'où une prolifération de sous-disciplines. À mon époque, les villes en Afrique n'étaient pas tellement importantes. Peu à peu des problèmes se sont imposés. L'un des premiers peut-être est celui des migrations de travailleurs auquel l'Orstom s'est beaucoup intéressé avec toutes leurs conséquences sociales et économiques. De tout temps les jeunes gens ont quitté leur village pour aller « gagner la dot », comme on disait, soit en ville soit dans des plantations loin de leur milieu d'origine. Le phénomène s'est intensifié avec le développement de l'économie. Cela a été un point très important. Les filles, jadis, ne migraient pas du tout. Aujourd'hui c'est un problème qui se pose. En ville, les filles non mariées représentent un problème qui n'existait pas autrefois. Donc des problèmes nouveaux sont apparus. Les rapports entre la ville et le village restent encore très étroits.

– *Alors que l'étude des contes africains a été menée d'une manière comparative avec d'autres régions du monde, celle des représentations culturelles reste cloisonnée à des aires géographiques relativement fermées. À ma connaissance, seuls les récents travaux de Françoise Héritier viennent contredire cela.*

– Un conte a un thème universel qu'on retrouve depuis les *Mille et une Nuits* jusqu'à l'époque moderne que ce soit en Afrique, en Amérique ou en Europe, mais chaque société imprimera sa patte particulière en faisant que le conte réponde à des questions qui sont propres à la société concernée. Elle lui donne ainsi un accent qui lui est propre. Le chercheur doit à la fois connaître l'existence du thème universel et aussi s'attacher aux soucis particuliers que la société a pu exprimer à travers. Il doit effectuer un aller retour constant : aborder le conte en connaissant les règles concernant, par exemple le mariage ; mais aussi le conte lui donnera le point de vue de son interlocuteur(trice) sur le problème abordé. Il y a toujours la règle et la façon de la tourner.

– *Les travaux comparatifs se sont développés à partir de Propp...*

– On est parti de là. Je pense que c'était un bon point de départ car cela permet de voir quels sont les problèmes qu'une société choisit d'exprimer au travers des contes, ne pouvant les exprimer directement dans la vie quotidienne. On voit ce qui fait l'originalité et l'individualité d'une société. Je pense à ce conte connu par toute l'Afrique, et déjà présent dans les *Mille et une Nuits*, de l'Homme qui entendait le langage des animaux, mais ne doit confier son secret à personne sous peine de mort. Il surprend entre animaux domestiques un dialogue qui le fait rire ; sa femme lui demande une explication qu'il ne peut fournir, elle menace de le quitter. Dans le conte oriental, l'histoire se termine « bien », l'homme suit le conseil du coq de sa basse-cour, prend un bâton et rosse sa femme. En Afrique, l'homme cède à l'obstination d'une épouse soutenue par des beaux-parents dont, dans la vie quotidienne, le gendre demeure l'éternel obligé, il parle et meurt. L'opposition entre les deux versions traduit fidèlement l'opposition dans les faits. C'est ça qui me paraît le plus important. Les travaux de F. Héritier ouvrent des perspectives tout à fait nouvelles qui permettent d'échapper à la démarche de notre réflexion, en montrant qu'il y a d'autres associations d'idées, d'autres modes de représentations qui sont possibles. Il y a là une autre voie de recherche extrêmement précieuse qui nous apportera beaucoup.

– *Qu'est-ce-qui vous a conduit à étudier successivement les Dogon, les Kissi, les Baga et enfin les Bete ? Certains chercheurs se mobilisent une vie entière sur une ethnie. On entend dire parfois « une ethnie, une vie ». Cela semble surtout s'appliquer aux chercheurs de la génération qui vous a suivie.*

– Je n'ai jamais songé à travailler sur une seule ethnie. J'ai toujours eu le désir d'aller voir ce qui se passait ailleurs. Je pense que ce n'est pas une bonne chose de rester limité à une société donnée, à une ethnie, à un village donné auquel on arrive à s'identifier plus ou moins. Cela rétrécit la vision. Il manque une troisième dimension. J'ai eu beaucoup de chance de travailler dans diverses sociétés africaines parce que cela permet de voir des représentations qui sont communes à tous les Africains, à travers toutes les sociétés et aussi ce par quoi la société se définit par opposition à ses voisins et puis à la

limite des notions universelles. Il y a toujours les trois : ce qui vous est vraiment propre, individuel ; ce qu'on a de commun avec les voisins immédiats ; puis ce qui fait qu'on appartient à l'humanité toute entière. Si on n'a pas à l'esprit ces trois notions, il manque toujours quelque chose, on reste provincial. À Oxford, il était couramment admis que l'anthropologue n'avait véritablement achevé sa formation qu'après avoir travaillé sur au moins deux sociétés, deux ethnies. Sans cela sa formation était incomplète. Je crois qu'il y a là quelque chose d'assez exact. Travailler sur une seule société ne suffit pas. Je me suis toujours sentie très proche de cette recommandation des anthropologues britanniques. J'ai beaucoup appris à la fréquentation et à la lecture de mes collègues anglais. Cela dit, il y a eu les hasards de la vie qui font que j'ai été travailler dans diverses sociétés de l'Ouest africain. Cela a été pour moi une grande chance car j'ai vu à chaque fois ce que chacune avait d'original, ce qui la différençait de ses voisines et puis des éléments communs. Le bon sens dirait qu'il est normal qu'il en soit ainsi.

– *Que pensez-vous de la récente remise en cause de la notion d'ethnie ?*

– Cela me trouble profondément car pour moi, l'ethnie est tout de même une réalité. Quand on voit ce qui se passe aujourd'hui en Europe, je pense qu'il est difficile de nier l'existence des ethnies et le poids de l'Histoire. Ce qui paraît vraisemblable et ce qui paraît admis couramment c'est que la colonisation a gelé les choses dans l'état où elles étaient. L'Histoire a été arrêtée brusquement à une époque donnée. Mais il y a toujours eu des guerres en Afrique, des mouvements de population et des, comment dire, des antagonismes entre des sociétés différentes. Il faut tout de même penser à la représentation que les gens ont d'eux-mêmes. Les sociétés se voient elles-mêmes en tant que société. Nous sommes les uns tels, les autres sont tous des sauvages. Il est significatif que les noms qui ont été notés dans différentes ethnies par les premiers explorateurs et les colonisateurs à la suite veulent souvent dire les « sauvages », les anthropophages, bref, des qualificatifs désobligeants qui tout simplement définissent les autres. Il y a toujours eu nous et les autres. Comment en irait-il autrement ? Je crois que nier la notion d'ethnie, c'est vraiment se priver d'éléments d'informations très importants. Cela dit, l'ethnie a peut-être moins d'importance aujourd'hui en ville où travaillent beaucoup d'ethnologues que dans les campagnes, car en ville il y a d'autres critères par lesquels un individu se définira, par exemple par le quartier où il habite, un quartier qui correspond très souvent à une ethnie mais qui peut aussi avoir une autre définition.

– *Quel regard avez-vous porté sur l'Afrique lors de votre voyage de l'année dernière au Niger, c'est-à-dire plus de cinquante ans après vos premières enquêtes ?*

– Les problèmes sont plus aigus, notamment ceux posés par l'eau et la désertification. J'ai été frappée aussi par le fait que les femmes ont aujourd'hui une plus grande importance dans la vie publique. Les femmes parlent, et cela

est vraiment une grande différence. Jadis aucune ne s'exprimait. Du fait qu'elles n'allaient pas à l'école, aucune ne parlait le français. Donc elles étaient murées dans leur propre société. Aujourd'hui les choses sont différentes et les filles s'expriment très librement, souvent au grand dam des garçons.

– *Que sont devenus vos élèves africains ?*

Certains sont rentrés dans leur pays et sont devenus de bons fonctionnaires. Celui qui a le mieux réussi est Niangoran Bouah. Il est venu travailler au musée de l'Homme et est maintenant professeur à l'université d'Abidjan. D'autres sont devenus ambassadeurs, hauts fonctionnaires, que sais-je. Rares sont qui ont continué dans l'anthropologie, les postes sont en nombre limité en Afrique. Il faut bien se débrouiller comme on peut...